

LE JOUR, 1948
19 OCTOBRE 1948

UN FLEAU DE CE TEMPS : LA PEUR

Une des quatre libertés que le feu président Franklin Roosevelt voulait pour l'homme, c'était la libération de la peur. Les autres, on s'en souvient, étaient la liberté de conscience, la liberté de parole ; la dernière et non la moindre, était la libération du besoin. On ne dira pas que ces nobles buts ont été atteints ; de sorte que la dernière guerre, même sur ce plan élémentaire, a été vaine.

Dans de très grands pays la liberté de conscience n'est qu'un mot tandis que la libération du besoin n'est qu'un songe. Pour la liberté de parole on sait ce qu'elle vaut, au moins dans la moitié du monde. Mais pour la peur, elle est partout, le jour et la nuit, parfois « livide et échevelée » comme le veut le poète.

Toutes les confiances manquent à l'homme. Le courage a disparu de continents entiers ; nous parlons de ce courage moral qui fait dominer les situations et les vicissitudes et qui ne met rien au-dessus de la dignité humaine. De ce point de vue, c'est un écroulement. La peur a d'autres visages ; le plus visible, le plus sensible à cette heure est celui que la menace du malheur collectif suscite : la peur de la guerre. Mais l'homme a peur aussi de soi-même, de sa propre défaillance ; il a peur du fardeau qui pèse sur ses épaules comme il a peur de l'homme, son frère, qui n'est plus son prochain ; il a peur enfin de la catastrophe universelle. De la vie qui est la sienne, on dira avec raison que ce n'est pas une vie ; et chacun de nous peut, sans folie, se mettre à envier la quiétude inconsciente de l'animal et de la plante dans un monde devenu à ce point inhumain.

De nos jours on a peur de la police comme de son absence, des excès de l'ordre brutal comme de ceux d'un désordre mortel. Quoi qu'on fasse, on voit que la sécurité s'est évanouie, et le bonheur avec elle.

Si la confiance a fait faillite c'est que la bonne foi était en état de banqueroute avant elle. Maintenant les gouvernements sont suspects, la police est suspecte, la monnaie est suspecte, les contrats sont branlants comme les vieux bâtiments lézardés qu'on ne répare plus.

Une règle d'or pourtant pourrait rendre la paix au monde : ce serait de croire au lieu de trembler, de faire confiance au lieu de fuir, d'inspirer confiance au lieu de menacer, d'espérer enfin au lieu de ne voir devant soi que le malheur.

On pouvait penser que l'Organisation des Nations-Unies, tenterait tout au moins de faire ces grandes choses. Non seulement on ne le croit plus, mais il arrive cette chose inouïe que, de l'ONU aussi, on a peur. Et le cas de la Palestine est là pour justifier toutes les craintes...

Si la crainte de Dieu redevenait le commencement de la sagesse selon que l'enseigne le Livre, peut-être que toutes les autres peurs tomberaient.